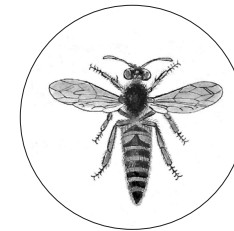


ALBRECHT HAUSHOFER

SONNETS
DE LA PRISON
DE MOABIT

Édition bilingue

*Traduit de l'allemand
et présenté
par Jean-Yves Masson*



La Coopérative

L'orthographe allemande de la présente édition
reproduit celle du manuscrit de l'auteur.

MOABITER SONETTE

SONNETS DE LA PRISON
DE MOABIT

(1944-1945)

Titre original : *Moabiter Sonette*
(Berlin, Verlag Lothar Blanvalet, 1946 ;
Munich, DTV, 1976, pour le texte complet.)

© Éditions de la Coopérative, Paris, 2019,
pour la traduction française, la postface et les notes.

ISBN 979-10-95066-25-5

www.editionsdelacooperative.com

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

I

IN FESSELN

Für den, der nächtlich in ihr schlafen soll,
So kahl die Zelle schien, so reich an Leben
Sind ihre Wände. Schuld und Schicksal weben
Mit grauen Schleiern ihr Gewölbe voll.

Von allem Leid, das diesen Bau erfüllt,
Ist unter Mauerwerk und Eisengittern
Ein Hauch lebendig, ein geheimes Zittern,
Das andrer Seelen tiefe Not enthüllt.

Ich bin der erste nicht in diesem Raum,
In dessen Handgelenk die Fessel schneidet,
An dessen Gram sich fremder Wille weidet.

Der Schlaf wird Wachen wie das Wachen Traum.
Indem ich lausche, spür ich durch die Wände
Das Beben vieler brüderlicher Hände.

I

DANS LES FERS

Pour qui va y dormir cette nuit,
La cellule a des murs doués d'une vie aussi riche
Qu'elle-même semblait nue. Faute et destin garnissent
Sa voûte des voiles gris qu'ils tissent.

Toute la souffrance qui remplit cet édifice
Donne vie, sous les murailles et les grilles,
À un souffle, à un tressaillement secret
Qui dévoile la profonde détresse d'autres âmes.

Je ne suis pas le premier, en ce lieu,
Dont les chaînes entaillent les poignets,
Dont l'affliction fait la joie d'une volonté étrangère.

Le sommeil devient veille comme la veille devient songe.
En tendant l'oreille, je perçois à travers les murs
Le tremblement de tant de mains fraternelles.

II

NÄCHTLICHE BOTSCHAFT

Noch andre Botschaft rieselt aus der Nacht
In meines Wesens kaum bewusste Schichten.
Im Wellengang von Tönen und Gesichtern
Wird mir von Toten letzter Sinn gebracht.

Zu deuten, was ich fühle, bleibt versagt.
Die Toten rufen uns in eigener Weise
Mit Klängen wie von einer Sternenreise.
Nur Eines weiss ich, da der Morgen tagt:

So wenig in den stoffgebundnen Reichen,
Seit Schöpfertum im Sonnenkreis begann,
Ein Körnchen Staub verlorengelassen kann,

So wenig darf ein Seelenhauch entweichen.
Wohin er weht, wenn er dem Leib entflieht –
Die Frage scheut, wer keine Grenze sieht.

II

MESSAGE NOCTURNE

Un autre message encore s'infiltré, proféré par la nuit,
Dans les couches à peine conscientes de mon être.
En des flots sonores et chargés de visions,
Les morts me révèlent l'ultime explication.

Interpréter ce que je sens, je ne le puis.
Les morts ont leur façon à eux de nous appeler,
Avec des voix venues dirait-on d'un voyage stellaire.
Je ne sais qu'une seule chose, au lever du jour :

Pas plus que, dans le règne de la matière,
Depuis le début des révolutions solaires de la création,
Un grain de poussière ne peut se perdre,

Pas davantage le souffle d'une âme ne peut s'évanouir.
Où s'envole-t-il quand il s'enfuit du corps ? –
Intimidante question pour qui ne voit nulle frontière.

III

TIBETISCHES GEHEIMNIS

In jenem Land, wo klare Winterstürme
Die höchsten Gipfel dieser Welt umwehn,
Soll man auf seltne Künste sich verstehn,
Geborgen in den Schutz der Klostertürme.

Die Weisesten der Weisen leben dort,
In Zellen eingemauert, ihrem Denken.
Der Seele streng beherrschte Strahlung lenken
Sie Andern zu, gelöst von Zeit und Ort.

Was Fugenspiel und Symphonie dem Tauben,
Was Rot und Grün dem Farbenblinden scheinen,
Gilt solche Kunst für stoffgebundnes Meinen.

Wo Geistes-Wunder, sonst ein scheues Glauben,
Schon hohes Können ist, verwandelt sich
Ins grosse Du hinein das kleine Ich.

III

MYSTÈRE TIBÉTAÏN

Dans ce pays où de claires tempêtes hivernales
Environnent de leur souffle les plus haut sommets du monde,
On dit que ceux qui vivent à l'abri des tours des monastères
S'y entendent dans des arts peu communs.

Les plus sages des sages vivent là,
Emmurés dans ces cellules que sont leurs pensées.
Les rayons rigoureusement maîtrisés de leur âme, ils
Les tournent vers d'autres, affranchis du temps et de l'espace.

Ce que fugue et symphonie sont pour un sourd,
Ou le rouge et le vert pour un daltonien,
Un tel art l'est pour un esprit captif de la matière.

Quand le miracle de l'esprit, au lieu d'être une foi timide,
Deviens une force éminente, le Moi mesquin
Se transmue en le grand Toi.

LXXVIII

JAN MAYEN : cette petite île volcanique de l'Océan Arctique, cartographiée seulement depuis le xvii^e siècle, est devenue territoire norvégien en 1929,

LXXIX

VAL TUOI : ce sonnet est un autre souvenir de la passion d'Albrecht Haushofer pour Annemarie Schwarzenbach, déjà évoquée dans le sonnet LXXIII. Le décor est ici celui du canton des Grisons : le Piz Buin (en romanche, « tête de bœuf ») est l'un des plus hauts sommets (3312 m) du massif de Silvretta. Il marque la frontière avec l'Autriche. En romanche, « Tuoi » veut dire « abri » ou « étable ».

POSTFACE

Aujourd'hui, la prison berlinoise qui donne son titre à ce livre n'existe plus. Elle a été rasée au milieu des années 1950 et remplacée par un parc du souvenir dédié aux victimes du nazisme. Sur un long mur rappelant son emplacement, quelques vers ont été gravés. Ils sont empruntés au premier des *Sonnets* qu'Albrecht Haushofer y composa pendant son incarcération, avant d'être exécuté par un détachement de SS à quelques mètres de là, l'avant-veille de l'entrée de l'armée russe dans la ville.

Moabit est un important quartier situé à deux pas de la gare centrale. Frédéric-Guillaume IV y fit construire dans les années 1840 une prison modèle, la plus moderne possible, une de ces prisons « panoptiques » étudiées par Michel Foucault. Les détenus y occupaient des cellules individuelles, à l'exemple de ce qui se pratiquait aux États-Unis. Un réseau de couloirs disposés selon une géométrie rigoureuse permettait de les conduire à travers l'établissement sans qu'ils puissent communiquer entre eux.

Sous le régime nazi, une partie du bâtiment fut affectée à la Wehrmacht. Mais à l'été 1944, après l'échec de la tentative de putsch du 20 juillet dans laquelle se trouvèrent impliqués de nombreux militaires (une bombe déposée au Quartier général de Hitler par le colonel Claus von Stauffenberg explosa sans parvenir à tuer le dictateur), cette prison fut attribuée à la Gestapo pour y mener ses interrogatoires et

y incarcérer les suspects. Une épuration à grande échelle fut alors lancée, au cours de laquelle un grand nombre de dignitaires de l'armée et beaucoup de hauts fonctionnaires furent condamnés à mort au terme de procès sommaires, et exécutés.

C'est sa participation au réseau de complicités ayant permis la préparation de l'attentat qui valut à Albrecht Haushofer d'être emprisonné à Moabit. Né en 1903, géographe et professeur d'université comme son père, spécialiste comme lui de l'Inde et de l'Extrême-Orient, il avait travaillé un certain temps pour le « bureau Ribbentrop » – l'organisme diplomatique spécialement créé par Hitler, en marge du ministère des Affaires étrangères, pour Joachim von Ribbentrop, afin de permettre à ce dernier de mener son action sur la scène internationale en toute indépendance, notamment en direction de l'Angleterre. Après un assez bref passage à Londres comme ambassadeur, Ribbentrop devint finalement ministre des Affaires étrangères et le « bureau » perdit sa raison d'être.

En réalité, dans le parti nazi, la famille Haushofer avait été surtout liée non à Ribbentrop, mais à Rudolf Hess : c'est dans son ombre que le père d'Albrecht, Karl Haushofer, l'un des promoteurs en Allemagne de cette nouvelle discipline qu'était la « géopolitique » et l'un des premiers théoriciens du concept d'« espace vital » réutilisé par Hitler, devint une éminence intellectuelle et, comme tant d'autres universitaires, accepta les honneurs qui lui étaient offerts. Depuis 1941, date du départ soudain de Hess pour l'Angleterre à bord d'un avion qu'il pilotait lui-même, le crédit de Karl Haushofer auprès du régime était en baisse, et la puissante protection naguère offerte par le haut dignitaire avait cessé de s'étendre à toute la famille. Or Karl Haushofer, qui n'était pas antisémite (le témoignage de Stefan Zweig est formel à ce sujet),

avait épousé une juive : ses enfants étaient donc considérés comme demi-juifs, et protégés seulement par le prestige de leur père. Rudolf Hess, par amitié pour celui-ci, leur avait fait obtenir un certificat de « germanité » ; mais une famille à moitié juive restait suspecte aux yeux du régime.

Que ce soit par souci de ne pas s'opposer à un père éminent dont il avait suivi docilement les traces dans la carrière académique, ou par faiblesse et par refus de s'engager, ou encore par crainte d'être inquiété pour d'autres raisons encore (car il semble très probable qu'il ait été homosexuel), Albrecht Haushofer n'a pas été d'emblée, c'est le moins qu'on puisse dire, un opposant au nazisme : il l'est devenu. Son « retournement » et son adhésion à la résistance intérieure, qui lui valurent d'être arrêté et inculpé par les nazis, en sont d'autant plus lourds de sens. Dans les jours qui suivirent l'attentat, sachant qu'il allait être suspecté de complicité, Albrecht Haushofer espéra pouvoir se cacher dans une ferme à Graseck, tout près du chalet que possédaient ses parents dans les Alpes bavaroises. Comme il le rappelle dans le sonnet XXIII, il lui aurait été alors facile de passer la frontière et de se réfugier en Suisse ; il eut malheureusement l'illusion que cette contrée isolée qui lui était familière depuis son enfance lui offrirait une cachette sûre. Mais la Gestapo était renseignée sur les habitudes des Haushofer dans les Alpes bavaroises. Elle put arrêter sans difficulté non seulement Albrecht, mais aussi son père, son frère, sa belle-sœur et même l'aîné de ses neveux. Dans le cadre de la répression consécutive à l'attentat, la consigne était en effet de mettre sous bonne garde tous les proches parents des conjurés. Tandis que leur père était envoyé à Dachau (d'où il devait toutefois sortir assez vite), les frères Haushofer furent internés à la prison de Moabit, sous des régimes différents : alors que Heinz, ingénieur agronome et exploitant agricole, était détenu dans la partie de la prison

encore placée sous l'autorité de la Wehrmacht, Albrecht, lui, était aux mains de la Gestapo et mis à l'isolement sous la surveillance de jeunes SS.

C'est dans sa cellule qu'il entreprit de composer son recueil de sonnets. Il est probable que bon nombre des *Moabiter Sonette* furent d'abord conçus de mémoire, sans brouillon, puis notés sur cinq feuilles seulement que le prisonnier parvint à se procurer et qu'il couvrit, recto-verso, d'une écriture scripte minuscule mais très soignée afin que le texte restât malgré tout déchiffrable (ce qui explique la graphie de certains mots où le signe ß est remplacé par deux S : l'édition de référence actuelle se conforme à cette particularité et à quelques autres que nous avons conservées). Quatre-vingts sonnets constituent cette œuvre qui, à elle seule, fait de Haushofer une grande voix de la poésie allemande du xx^e siècle. La comparaison s'impose, pour le lecteur français, avec les *Trente-trois sonnets composés au secret* de Jean Cassou, écrits dans des conditions analogues et publiés en 1944.

Faut-il dire que ce sont les circonstances qui ont fait de Haushofer un poète ? Il est plus juste de considérer qu'elles l'ont révélé à lui-même, et sans doute conduit à se dépasser en tant que créateur. Certes, Haushofer avait déjà publié quelques œuvres littéraires : deux recueils de poèmes hors commerce réservés au cercle de ses amis (le premier en 1932, le second en 1938), et surtout, chez un bon éditeur berlinois, trois drames en vers sur des sujets empruntés à l'histoire romaine, œuvres dans lesquelles on peut d'ailleurs relever une critique voilée du totalitarisme¹. Mais ces tentatives,

1. *Scipio* (1932), *Sulla* (1938), *Augustus* (1939), ces trois pièces chez Propyläen Verlag. Lothar Blanvallet publia en outre en 1949 un quatrième poème dramatique intitulé *Légende chinoise (Chinesische Legende)* dont Haushofer avait confié le manuscrit en 1943 à son ami le metteur en scène Heinz Dietrich Kenter. Ce dernier en assura la

quoique nullement médiocres, n'ont pas l'intensité et la profondeur des *Sonnets de la prison de Moabit*. Il a fallu la confrontation avec la tragédie collective et l'approche d'une mort quasi certaine pour que la poésie prenne la première place dans sa vie et s'avère la seule forme d'expression à la hauteur des circonstances, la seule à lui permettre de faire son examen de conscience et de se préparer à mourir.

La prison de Moabit ayant été transformée pendant des mois en antichambre de la peine capitale, tant que fonctionna à plein régime le « tribunal populaire » présidé par le féroce Roland Freisler, elle ne contenait plus, en avril 1945, qu'une quinzaine de détenus dont le sort était encore incertain – la mort du juge dans un bombardement ayant perturbé la poursuite des procédures. Albrecht Haushofer, dont le cas n'avait pas été considéré comme prioritaire parce qu'il ne figurait pas parmi les organisateurs directs du complot, faillit donc bien échapper à la mort. Malheureusement, dans la nuit du 22 au 23 avril 1945, alors que l'entrée des chars soviétiques dans Berlin était imminente et que tout semblait perdu pour les nazis, un détachement de SS fit sortir les prisonniers et les conduisit vers un terrain vague proche du pénitencier, où ils furent abattus de plusieurs rafales tirées dans le dos. Pour qu'ils se tiennent tranquilles, on leur avait fait croire qu'il s'agissait simplement de les transférer vers un autre établissement. Ces détails nous sont connus par le seul rescapé, un jeune communiste qui survécut miraculeusement au massacre, la balle qu'un officier lui logea en pleine tête, comme aux autres, n'ayant pas atteint d'organe vital. Ce fut aussi son témoignage qui permit de retrouver les corps des suppliciés hâtivement ensevelis. Trois mois plus tard, lors de l'exhumation, Heinz

création au Théâtre de Göttingen en février 1948. Les autres pièces de Haushofer semblent n'avoir jamais été représentées.

TABLE

I. DANS LES FERS	9
II. MESSAGE NOCTURNE	11
III. MYSTÈRE TIBÉTAÏN	13
IV. APPELS DES VAGUES	15
V. SUR LE SEUIL	17
VI. LA COUPE DE CIGUÉ	19
VII. BARBARIE	21
VIII. RONDE DES PRISONNIERS	23
IX. LES GARDIENS	25
X. AVALANCHES	27
XI. BRUITS	29
XII. BÉNÉDICTION DE LA SAINT-SYLVESTRE	31
XIII. ESCLAVES DES MACHINES	33
XIV. LES SINGES-TIGRES	35
XV. QUI RESURREXIT	37
XVI. OM MANI PADME HUM	39
XVII. LE MOUSTIQUE	41
XVIII. MOINEAUX	43
XIX. EN ENTENDANT JOUER DU VIOLON	45
XX. BEETHOVEN	47
XXI. FIDELIO	49
XXII. COMPAGNONS	51
XXIII. PAYS NATAL	53
XXIV. ACHÉRON	55
XXV. FÊTE OLYMPIQUE	57
XXVI. VISION DE LA TORCHE	59
XXVII. L'ARÈNE	61
XXVIII. ASTI SPUMANTE	63

XXIX. L'AMI	65	LX. CASSANDRO	127
XXX. MÈRE	67	LXI. LES DEUX GRENOUILLES	129
XXXI. LE SCEAU DU CYGNE	69	LXII. LÉGENDE PERSANE	131
XXXII. PARTNACHALM	71	LXIII. LE CARDINAL BALUE	133
XXXIII. ADIEU	73	LXIV. BOÈCE	135
XXXIV. MIEL	75	LXV. SIR THOMAS MORE	137
XXXV. LE MÉDECIN	77	LXVI. BHAGAVAD-GÎTÂ	139
XXXVI. VOISINS	79	LXVII. FRIDTJOF NANSEN	141
XXXVII. MON FRÈRE	81	LXVIII. ALBERT SCHWEITZER	143
XXXVIII. MON PÈRE	83	LXIX. COSMOS	145
XXXIX. CULPABILITÉ	85	LXX. OMAR KHAYYÂM	147
XL. FATALITÉ	87	LXXI. LE FAISAN	149
XLI. CORTÈGE DE RATS	89	LXXII. PAOLO E FRANCESCA	151
XLII. LA GRANDE CRUE	91	LXXIII. VISION EN RÊVE	153
XLIII. LIVRES BRÛLÉS	93	LXXIV. KAMI	155
XLIV. ALEXANDRIE	95	LXXV. MIYAJIMA	157
XLV. CONFIANCE EN DIEU	97	LXXVI. PRÉDICTION	159
XLVI. CHUTE	99	LXXVII. VENT DE MER	161
XLVII. LES GRANDS MORTS	101	LXXVIII. JAN MAYEN	163
XLVIII. L'HÉRITAGE	103	LXXIX. VAL TUOI	165
XLIX. PLUIE DE BOMBES	105	LXXX. TEMPS	167
L. NÉMÉSIS	107	Notes	169
LI. TRANSFORMATION	109	Postface	185
LII. LIBÉRATION	111	Table	201
LIII. MYTHE	113		
LIV. APPROCHE DE LA FIN	115		
LV. SESENHEIM	117		
LVI. MEMPHIS	119		
LVII. LE ROI AMENEMHAT	121		
LVIII. PAIDEIA	123		
LIX. CONNAISSANCE	125		